

LUMIÈRE BLEUE

LA BIBLIOTHÈQUE ARABE
Les littératures contemporaines

DU MÊME AUTEUR

JE SERAI PARMI LES AMANDIERS, Sindbad/Actes Sud, 2008.

Sindbad
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :

Al-daw al-azraq

Editeur original :

Bayt al-maqdis, Jérusalem, 2001

publié en coopération avec Bayt al-shi'r
(Maison de la poésie) de Ramallah

© Pétra al-Barghouti, 2001

© ACTES SUD, 2004

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-19255-6

HUSSEIN AL-BARGHOUTI

Lumière bleue

récit traduit de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

Sindbad
ACTES SUD

I

Je l'ai rencontré : un soufi de Konya, Turquie. De la confrérie des derviches tourneurs qui tiennent la pratique de cette danse de leur maître spirituel, Mawlana Jalal al-Din al-Roumi.

Son père, à ce qu'il raconta, était un officier turc. Venu suivre une formation militaire aux Etats-Unis, il n'était jamais reparti. Lui-même avait donc grandi ici. Il avait étudié la philosophie et la psychologie politique, et, pour son mémoire, avait décidé de faire des recherches sur les lois qui régissent l'esprit et l'univers. Retourné en Turquie, il y était devenu soufi, puis avait tout abandonné pour se retrouver fou, vagabond, ou clochard... enfin l'un de ces termes qui nous servent à désigner ceux qu'on ne comprend pas.

Quant à moi, j'étais à cette époque inscrit en magistère de littérature comparée à l'université de Washington à Seattle. Du moins extérieurement ; mais, à l'intérieur, je me sentais au bord de la folie, tenaillé par une peur incontrôlable de perdre la raison.

J'étais venu à Seattle pour échapper aux grandes métropoles comme New York : je n'avais pas de temps pour les grandes villes, ni pour tous les personnages qui les peuplent. Il me fallait un endroit au climat acceptable, et surtout du

temps pour moi-même, pour mettre un peu d'ordre dans mon chaos.

Pendant plusieurs mois, je n'ai adressé la parole à personne. Je traînais seul, la nuit, entre les arbres de la forêt qui entourait le campus universitaire, et je réfléchissais, réfléchissais, réfléchissais... J'étais sans arrêt en train de réfléchir à quelque chose : un concept, une notion philosophique, un poème, une nouvelle perspective...

Mais j'ai fini par comprendre un jour que ce n'était pas tant l'objet que le "comment" de ma réflexion qui faisait problème. Mon esprit était comme un appareil photo à la lentille imprécise, déformée, en un mot inutilisable, et les photos sortaient floues, déformées, inutilisables... Cette lentille, c'était le "comment" de ma pensée.

Depuis un moment déjà, j'étais convaincu que j'allais devenir fou. Et quand je me rasais, je me fixais dans le miroir en me répétant : "Ne raccroche pas ! Reste en ligne !" Déjà gosse, il m'arrivait parfois d'avoir des moments d'absence où je perdais contact avec la réalité. Une nuit, à Beyrouth, j'étais allé au cinéma *Carmen* pour voir le film *La Mort de Jules César*. A la sortie, dans la rue pleine de lumières et de voitures, de toute l'agitation d'une ville moderne – c'était en 1964 –, tout à coup je n'avais plus su où je me trouvais. Je ne reconnaissais rien, ni le lieu ni ses habitants, et je n'avais plus aucune idée du chemin pour rentrer chez moi.

Pour augmenter encore ma peur, il y avait ces rumeurs que j'avais entendues à propos de mafias qui enlevaient les enfants. Par exemple l'histoire de cette femme voilée qui voyageait dans un bus vers la frontière syro-libanaise : plein été, chaleur torride, tous les voyageurs étaient en nage... Elle tenait dans ses bras un bébé enveloppé d'une couverture. Un douanier lui avait conseillé de découvrir le visage de l'enfant pour qu'il n'étouffe pas de chaleur ; mais elle n'en avait rien fait et cela

avait éveillé les soupçons du douanier. Il avait soulevé la couverture et découvert un petit enfant mort dont le ventre, ouvert puis recousu, avait été bourré de haschisch par des trafiquants. Ces rumeurs se mélangeaient dans mon esprit avec le film que je venais de voir : le visage plein écran de Jules César ruisselant de sueur sur son lit de mort...

J'étais perdu. Dans la foule, je demandai à un homme le chemin pour la corniche d'Al-Mazraa. Il me confia aux bons soins d'un autre passant avec lequel je me mis en route dans ces rues que j'avais parcourues mille fois mais qui, ce soir-là, me paraissaient parfaitement étrangères.

Il faut, en général, pour me sortir de cet état proche de l'hypnose ou du somnambulisme, la vue d'une chose familière qui agit comme un d clat pour me ramener à la conscience, et qui s'avéra être ce jour-là le magasin de fleurs de notre quartier, sur la corniche. C'était la providence qui m'envoyait ce signe ! Brusquement réveillé, je dis à l'inconnu que j'étais arrivé.

Il essaya alors de me convaincre que notre maison était encore loin. Comme je refusais de le suivre, il commença par me proposer quelques livres* puis tenta de m'entraîner de force, avec difficulté car j'étais assez costaud. Ce qui me sauva, ce fut de le menacer d'appeler à mon secours deux policiers postés devant le si ge de la revue *Hawadith*, une bâtisse aux balcons décorés de carreaux de faïence bleue que j'avais surnommée "l'immeuble bleu".

Absence, perte de conscience ? Quel nom donner à cet état troublant, déroutant, qui revenait de manière récurrente... Au point qu'en 1985 j'ai été obligé de prendre des tranquillisants.

Une nuit, alors que je dormais dans notre maison, j'ai eu la sensation que quelque chose m'embrassait sur les yeux. Je me suis levé d'un bond, terrorisé, tremblant de tous mes membres. Je sentais chaque veine de mon corps, chaque nerf, grésiller

* *L ra* ou livre libanaise. (Toutes les notes sont de la traductrice, sauf indication contraire.)

sous le flux d'une extraordinaire énergie, et, incapable de me tenir simplement debout, je dansais comme une marionnette au bout de ses fils. J'avais l'impression que mon cœur ou mon cerveau n'allait pas tarder à exploser et que j'allais mourir dans quelques secondes... Je suis sorti et me suis mis à courir de toutes mes forces au milieu de la nuit pour tenter de consumer un peu de cette énergie. J'ai couru à perdre haleine pendant près d'une heure, et quand enfin je me suis arrêté je me trouvais sur une colline déserte, sauvage, sans âme qui vive, avec seulement au-dessus de moi, nageant entre les nuages blancs, le disque de la lune qui semblait étonnamment proche, proche à me tomber dessus.

Le monde, les choses avaient une telle présence... c'était comme si l'univers allait m'avalier ! Je me frappais le front en me répétant : "C'est la lune ! N'oublie pas : ça, c'est la lune !" Ce qu'on appelle d'habitude la raison, la mémoire, les noms qu'on donne aux choses, tout cela n'était plus qu'un dossier vide, égaré au fond de ma tête. Une présence d'un autre ordre avait surgi, comme si Dieu était en train de se manifester dans la création.

Je suis resté dans cet état jusqu'au lever du soleil. Aux premiers rayons, j'ai grimpé sur un rocher et me suis aussitôt endormi, exténué. Quel sentiment de sécurité lorsque enfin la nuit avait pris fin...

INTRODUCTION A UNE PSYCHOLOGIE DU BROUILLARD ?

C'est étrange comme les lieux peuvent ressembler à des pièges parfois... Pour une raison obscure, je me retrouvai à passer la majeure partie de mon temps, à Seattle, à déambuler entre trois lieux : la cinémathèque nommée *La Grande Illusion*, le bar *La Lune Bleue* et le café *La Dernière Issue*.

Ces trois noms me plaisaient, mais plus que tous *La Lune Bleue*, à cause de cette couleur qui a sur moi un fort pouvoir d'attraction.

On dit que le bleu est un antidote à l'excitation sexuelle – de ce point de vue, j'étais un taureau... – et l'on dit aussi qu'il calme les nerfs – j'étais à ce moment-là au bord de la folie et souffrais d'une nervosité chronique et héréditaire : mon père avait la réputation d'avoir toujours les nerfs à fleur de peau.

Oui, cette couleur m'attire...

Selon la confrérie soufie des Naqchbandis*, en tout être existent plusieurs âmes**, chacune entourée d'un halo ou d'une lumière particulière. Le bleu est la couleur de l'âme "instigatrice du mal" (et mon âme m'incitait non seulement au mal mais au crime : j'étais terrorisé à l'idée que ma personnalité ne se dédouble un jour, et que l'une des deux parties ne commette les pires crimes tandis que l'autre n'en saurait rien). Le rouge est la couleur de "l'âme inspirée", le blanc celle de "l'âme apaisée", le vert celle de "l'âme satisfaite", le noir celle de "l'âme agréée par Dieu", et enfin le jaune celle de "l'âme sévère".

Pour les bouddhistes tibétains, le bleu est la couleur de l'énergie créatrice, l'essence première qui émane de notre nature originelle, laquelle n'a ni forme ni couleur.

Pour ma part, je pense qu'à chaque âme ses propres couleurs.

Il y a longtemps, je m'en souviens, il me suffisait de fermer les yeux en écoutant de la musique classique – Stravinski, Beethoven ou Mozart – pour m'imaginer dans un vallon de mon enfance où tout, y compris les rochers, était d'un bleu profond et magique. S'agissait-il de l'intuition d'une énergie créatrice

* La confrérie soufie d'Al-Naqchbandiya a été fondée par Bahâ' al-Dîn Naqshband (m. 1389) en Asie centrale. Héritière directe de l'école *malâ-matî* (la voie du blâme intérieur, qui considère l'âme charnelle [*nafs*] comme la plus redoutable ennemie de l'"aspirant en Dieu"), elle privilégie la sobriété et l'intériorité.

** Le terme employé ici est *nafs* ("âme charnelle", proche de la notion d'ego), à distinguer de *rûh* (âme spirituelle).

encore refoulée ? Simplement de la nostalgie de l'enfance ? Ou encore d'une sensation d'exil, d'étrangeté ? Je ne sais pas. Mais mon intérêt et mon attirance pour la couleur bleue remontent à loin, et, enfant, je me souviens d'avoir été frappé par le nom de *Zarka al-Yamâma* – qu'on pourrait traduire par "la Bleue de Yamâma" –, simplement parce que ce nom était étrange et bleu.

Ce n'est que récemment, plusieurs décennies plus tard, que j'ai commencé à en rechercher l'origine. *Zarka al-Yamâma* était l'une des plus célèbres devineresses de l'Arabie antéislamique. On raconte qu'elle était dotée du regard le plus perçant de l'époque et qu'elle était capable de scruter d'immenses étendues afin de prévenir sa tribu en cas d'attaque. Un jour, elle vit des arbres marcher : les assaillants avaient coupé des branches et avançaient sous leur couvert afin qu'elle ne puisse pas les repérer. Personne ne voulut la croire. Les assaillants parvinrent jusqu'à la ville de Yamâma et la détruisirent. Lorsqu'ils s'emparèrent de *Zarka*, ils lui arrachèrent les yeux pour tenter de percer le mystère de leur pouvoir. Ils découvrirent qu'elle les enduisait de khôl, cette fine poudre noire d'antimoine dont, depuis *Zarka*, les Arabes, femmes et hommes, s'ornent les paupières.

La pierre noire d'antimoine était le symbole sacré d'Ishtar, l'antique déesse de la lune. S'enduire les yeux de khôl était, pour les femmes, une forme de prière pour que la déesse leur accorde une vue perçante jointe à la clairvoyance des devins. De ses yeux ornés de khôl, on peut déduire que *Zarka* était une pythie du rite lunaire. Quant à cette histoire d'arbres qui marchent, on la retrouve dans la littérature occidentale : c'est par exemple *Macbeth* à qui les sorcières prédissent qu'il mourra lorsque la forêt de Birnam se mettra en marche vers Dunsinane...

Toutefois la légende ne m'a pas fourni d'éléments suffisants pour expliquer d'où *Zarka* tirait son nom. Il est probable que le bleu, ce bleu qui fait lien entre la mer et le ciel, était considéré comme une couleur divine.

Chez les Mazdéens de Perse, le dieu suprême Ahrû Mazdâ* a un “ennemi bleu”, Ahrûmân ; la couleur bleue a donc une connotation démoniaque.

Pour moi, le bleu est la couleur de l'étrangeté et de l'exil, du mystère, et du ciel de l'enfance. Et peut-être mes mauvaises pensées sont-elles aussi de couleur bleue...

A une époque, j'appris à jouer du piano. Je composai, si l'on peut dire, une courte mélodie si envoûtante que je me mis à la jouer sans arrêt, jour après jour, pendant une longue période. Je ne compris le secret de cet engouement qu'en lisant le livre d'un musicien noir, dans lequel il affirmait que chaque note, chaque morceau de musique possède sa couleur propre. Ainsi telle sonate de Mozart évoque à celui qui l'écoute la couleur bleue, telle autre la couleur verte...

J'ai cherché la couleur de cette petite mélodie qui me tenait sous son charme et j'ai été stupéfait de découvrir qu'il s'agissait de la couleur bleue. J'ai réalisé aussi que j'aimais tout particulièrement les chansons de blues, imprégnées, elles aussi, de cette fameuse note bleue...

*Son papy avait un empire
sa mammy avait un empire
il faisait régner le crime au cœur de Chicago
et sur les collines de San Francisco
la nuit il courait en hurlant comme un loup...*

Pour les Noirs des Etats-Unis, le bleu est la couleur de la souffrance : *Pourquoi suis-je triste et bleu ?* chante Louis Armstrong, si c'est bien lui.

Comme je l'ai déjà dit, ce qui m'avait séduit dans *La Lune Bleue*, c'était son nom. En fait ce bar n'était qu'un lieu crasseux

* La Puissance et la Sagesse. (N.d.A.)

et décrépit. Les autorités locales avaient tenté de le faire démolir pour construire à sa place un centre commercial, ce qui avait provoqué de forts remous dans la communauté des artistes et des intellectuels. Ils le considéraient en effet comme l'un des symboles historiques du mouvement de contestation pour les droits civiques et contre la guerre du Viêtnam qui, dans les années 1960, avait secoué l'ensemble des États-Unis. Certaines personnalités du mouvement l'avaient fréquenté et il était intensément chargé de toute une mémoire contestataire, dans cette ville de Seattle si pleine de nostalgie pour les années 1960.

Toutefois, entre le halo bleuté de son nom et la réalité de son état, le fossé était tel qu'il confinait à la supercherie : des planches de bois chargées de vieux livres qui couraient tout au long des murs, des bancs constellés d'innombrables brûlures de cigarettes, et des tables autour desquelles se côtoyaient ivrognes, hippies et nostalgiques des années 1960. Sans compter une vieille table de billard au velours bleu tout pelé.

Quant au café *La Dernière Issue*, ses murs étaient tapissés d'un papier peint fané qui en avait vu de toutes les couleurs. Quiconque se prenait pour un artiste pouvait venir y suspendre ses croûtes. J'ai demandé un jour au patron quels étaient les critères pour accrocher les tableaux : "Il n'y a pas de critères, seulement une condition : que le tableau ne soit pas plus hideux que le papier peint." Mais *La Dernière Issue* avait aussi une autre coloration, en particulier la nuit, quand sur les tables de bois brut des lampes à pétrole diffusaient une lumière pâle, entre jaunâtre et rougeâtre, qui donnait au lieu une touche inspirée, immatérielle et un peu spectrale. Lorsque j'étais enfant, il n'y avait pas l'électricité dans notre village. L'atmosphère des lampes à pétrole à la lueur desquelles je lisais et j'écrivais continue d'habiter la profondeur de mon inconscient, et sans doute ces lumières fantomatiques aux

reflets rouge-orange établissaient-elles un lien secret entre mon enfance et *La Dernière Issue*.

J'ignore quelle est la nature de cette part jaune de mon âme. Une femme peintre m'a dit un jour que le jaune est la "couleur de la peur" ; mais en ce qui me concerne, les Naqchbandis sont également dans le vrai : le jaune est pour moi la couleur du sentiment de culpabilité. Et, en vérité, la lumière jaune des lampadaires de Ramallah a toujours été pour moi source de fascination et de trouble. Tout comme elle troublait ce professeur américain avec qui j'ai étudié la philosophie à l'université de Bir Zeit* : chaque nuit il s'installait sur son balcon avec une bouteille de vin, une bougie allumée devant lui – il en a d'ailleurs plus tard perdu la vue. Il pouvait rester des heures debout devant la porte de sa maison à Ramallah, à contempler les lampadaires jaunes et les rues désertes. Oui, pour moi le jaune est la couleur du sentiment de culpabilité, et de la peur. Et les nuits de Ramallah sont un tableau ruisselant de noir, déchiré d'une traînée jaune.

Le blanc est aride, stérile. Le midi en Palestine est blanc, parfaitement blanc. La lumière du soleil rend toute chose nette et précise, tue l'inspiration. Les forces secrètes qui se cachent au plus profond de l'âme ont besoin pour s'éveiller du flou de l'obscurité, de cette teinte lunaire qui inonde d'ombres les vallées et dissout les limites. Alors, j'imagine que ce cyprès dressé près du cimetière est une femme vêtue d'une *abaya*** noire, semblable à ma mère, qui tente de m'attirer dans son giron.

Quand j'étais enfant, mon frère cadet est mort. A l'époque – c'était les années 1960 – on avait l'habitude d'ensevelir les

* A l'époque, l'une des meilleures universités de Cisjordanie, située dans les environs de Ramallah.

** Longue pièce d'étoffe rectangulaire, en général de couleur noire, dans laquelle se drapent les femmes dans certaines régions du Moyen-Orient, comparable à la *milâya* égyptienne ou au haïk algérien.

enfants dans une grotte romaine appelée *Al-Fustuqya*, la “pistache”, à cause de la couleur de la terre. On l’enterra à la Fustuqya*. Ma mère me dit : “Les enfants ne meurent pas, ils deviennent des oiseaux verts au paradis, sous eux coulent les rivières”, mais je ne fus pas convaincu. Par une nuit immense et déserte, illuminée de lune, je me rendis à la Fustuqya : je voulais faire sortir mon frère de là. J’imaginai tous ces enfants morts sortant dans leur linceul blanc – s’ils avaient des linceuls –, coulant comme un ruisseau dans les champs sous la lumière de la lune et se faulant entre les ombres d’oliviers et le silence. La couleur lunaire, c’est le réveil des forces de l’imaginaire capables de refaçonner le monde, c’est la manifestation de la part féminine que nous portons en nous, de cette “déesse blanche” pour laquelle Zarka al-Yamâma enduisait ses yeux de poudre d’antimoine.

En Palestine, la mémoire est couleur de lune. Car seule sa lumière permet la nuit aux paysans de distinguer le monde qui les entoure. Et puis il y a la petite lumière du *sirâj*, la lampe à huile qui veille sur la tombe des saints *walis*.

Pour un paysan palestinien comme moi, il est impossible de comprendre ce sentiment de dépaysement, d’exil à soi-même ou au monde, si l’on ne saisit pas la mutation fondamentale qu’a vécue la culture palestinienne au XX^e siècle en passant de la lumière de la lune et du *sirâj* à celle de l’électricité. Le néon blanc, purulent, glacial, insupportable, soleil électrique qui détruit le cerveau.

C’est étrange comme les lieux peuvent ressembler à des pièges parfois... Je me suis retrouvé à graviter autour de ces

* La coutume d’ensevelir les enfants morts en bas âge dans des *fustuqya*, excavations creusées dans la roche et datant pour certaines de l’époque cananéenne, est encore très répandue dans les villages palestiniens, en dépit de la désapprobation des autorités religieuses.

trois bars, à la recherche de moi-même, non plus dans les livres – ils m’assommaient désormais – mais dans ces lieux peuplés de cinglés, d’excentriques et de vagabonds, où les topographies humaines se manifestaient avec plus de clarté et de précision, plus de vérité et aussi plus d’attrait, du moins pour moi car j’étais un des leurs.

Pendant neuf mois je n’ai parlé à personne, je n’ai fait la connaissance de personne. Je marchais jusqu’au matin dans la forêt qui entourait le campus, tandis que Dieu, lui, m’entourait et m’enveloppait dans ce monde des marges, si magnétique.

Sur l’un des chemins de ces bois, je croisai un jour un type, visage couperosé et longue barbe blanche jusqu’à la taille ; il me sourit de toutes ses dents comme si c’était la première fois de sa vie qu’il voyait un être humain. Absolument jubilant, il était en train de se soûler à la vodka, assis sur son escalier de pierre. Après m’avoir extorqué deux dollars, il me demanda qui j’étais :

— Hussein. Je m’appelle Hussein. Et toi ?

— Je suis Dieu.

Je ris.

— Et qu’est-ce qui t’a amené sur terre ?

— J’ai un ami à Seattle, répondit-il, et il éclata d’un rire ingénu.

Pas loin de ce type qui se prenait pour Dieu, il y avait une salle pleine de jeux électroniques destinés à ceux qui se prennent pour des êtres humains. On trouvait dans ce bâtiment à l’armature métallique toutes les formes de violence que Dieu ou Ses créatures aient jamais inventées : karaté, courses de voitures, combats de fantômes, bombardiers, jeux de guerre... Je m’y installais souvent pour observer les habitués. Il y avait en particulier un type qui venait très régulièrement, à minuit, vêtu d’un uniforme de marine, portant gants et godillots militaires. Après avoir effectué le rituel des pilotes de l’armée de l’air, il prenait place devant la machine et, avec le plus grand sérieux,